

Une barbe. Généreuse. Joyeuse.  
À l'affiche.

The barber chic... *The barber shop*  
(sélection des courts métrages de  
Clermont-Ferrand).

Qui fait illusion. Fournie. Drue.

Une barbe. Omniprésente. Qui fait  
son cinéma. Tous « poils » dehors !  
Sur les écrans, dans les salles où  
parmi nos invités...

Je profite de cet instant pilos-  
tesque pour vous inviter à découvrir  
durant nos Rencontres le délicieux  
court métrage *Pile Poil* de  
Laurianne Escaffre et Yonnick  
Lulere qui fait partie de la sélection  
du Festival de Saint-Paul-Trois-  
Châteaux.

Mais rassurez-vous, je ne vous  
spoilera pas la fin !

Sébastien Gayet



## CHARLIE VAN DAMME L'INVITÉ DE 18H15

### Quel est le rôle d'un directeur de la photographie ?

C'est très variable ! Cela dépend du film : est-ce que c'est un gros film avec beaucoup de monde, ou un petit film avec une dizaine de personnes, comme le film de Varda ?

Globalement, le directeur de la photographie est le responsable en titre de l'image. Dans une configuration classique, ça suppose qu'il soit parfois à la caméra, mais pas nécessairement, et qu'il s'occupe surtout de la lumière, des relations avec le laboratoire, et, occasionnellement, du montage. Sur le plateau de tournage, c'est quelqu'un qui est censé être très proche du réalisateur. Est-ce que c'est la personne qui fait l'image ?... oui et non. Il n'est pas seul... On est nombreux sur le tournage et après ! Bien, sûr, il y a aussi le réalisateur. Le directeur photo est un responsable en titre, il a beaucoup d'importance ; mais on peut aussi s'en passer. D'ailleurs, il y a des réalisateurs qui préfèrent travailler seuls.

Et avec le numérique, il y a quelque chose qui se met à changer. Le numérique induit une dimension un peu anti-cinématographique : la diffusion sur ordinateur, la fabrication de films qui doivent être vus par téléphone portable. Normalement, un film doit être vu dans une salle de cinéma, avec des spectateurs. Même à la maison avec un grand écran, on est dans un rapport à l'écran qui ne vaut pas les salles obscures.

### Est-ce que le passage au numérique a impacté votre travail ?

Quand je fais du numérique, je le fais comme si c'était de l'argentique. C'est pareil.

Par exemple, il y a des gens qui tournent en numérique avec des écrans. Sur le plateau, tout le monde regarde l'écran. Moi je ne veux pas ! Quand on regarde l'écran, il n'y a plus de relations avec les acteurs, le cadreur, la scripte...

Des personnes disent aussi que l'on a plus besoin de la cellule pour mesurer la lumière... grâce aux moniteurs. Mais, il faut continuer à travailler avec les cellules, évidemment ! Il faut regarder le décor, imaginer la lumière. C'est juste mon avis, mais je le défends.

### Est-ce que vous diriez que vous avez un style ?

Il y a des directeurs de la photographie qui disent qu'ils ont leur style. Ça me dérange un peu ; ils devraient avoir le style du film. Et, en même temps, on a quand même son style. C'est la relation du corps aux outils. Quand on a les moyens d'explorer plusieurs manières de faire, forcément, à un moment donné on choisit d'en faire une, parce qu'on le sent comme ça... mais je serais incapable de le justifier, on pense juste que c'est bon pour le film. Ce choix n'est jamais le même ; il est, chaque fois, différent parce que c'est, chaque fois, un autre film.

### Pouvez-vous nous parler du film *L'une chante, l'autre pas* ?

Il est fait comme un road movie. On se déplaçait dans toute la France, aux Pays-Bas, même en Iran. Mon souvenir le plus fort pourrait être résumé ainsi : c'est un film de revendications politiques féministes... Et puis j'ai le souvenir d'un grand bonheur aussi, c'est tout ! En fait, je crois que je ne me rendais pas bien compte ; c'est aujourd'hui, des années après, que je me dis que c'est un film politique, c'est évident. Mais on peut aussi le voir comme une comédie : ça chante tout le temps - sauf l'autre, l'autre ne chante pas.

Je pense qu'il a été tourné à une époque où une femme directrice de la photographie, c'était quasiment impensable. C'est une époque où c'était un film nécessaire, encore plus qu'aujourd'hui !

Propos recueillis par Dalila Charles-Donatien



## CINÉMA DES PREMIERS TEMPS

Georges Méliès

En 1902, Méliès réalise et produit dans ses studios de Montreuil *Le voyage dans la lune*, film qu'il a également écrit et qui symbolise sa carrière : inventivité, féerie, rêve. Georges l'illusionniste est alors au sommet de sa carrière en introduisant la science fiction au cinéma avec ce film de 14 minutes.

Issu d'une famille bourgeoise, il acquiert en 1888, grâce à l'héritage familial, le théâtre Robert Houdin dont il est le disciple et présente des spectacles d'illusions. 3 ans plus tard il fonde l'Académie de prestidigitation. 1895 année de la révélation ! Antoine Lumière l'invite à une projection de cinématographe et il saisit le destin qui s'offre à sa portée. Antoine refusant de lui vendre le matériel, Georges débarque à Londres pour acheter à William Paul un équivalent, l'animatographe. Durant 17 ans il réalise alors 520 films d'abord à partir de sujets simples, puis de scènes comiques jouées par ses amis et enfin des objets plus complexes grâce aux trucages qu'il découvre et incorpore. Il faut dire que le trucage c'est son truc, envoyé à Londres par la famille il y découvre la magie, et après avoir passé sa jeunesse à écrire des poèmes, dessiner des inventions ou des caricatures il est mûr pour devenir l'illusionniste des salles obscures que l'on célèbre aujourd'hui. Passionné d'histoires à raconter, mais également de technique, il invente le gros plan, le ralenti, le fondu enchaîné, l'usage des maquettes...

Sa réussite entraîne la convoitise et ce doux poète ne résiste pas à la concurrence américaine (dont Edison soutenu par Rockefeller). En 1914 il doit faire face au décès de sa femme puis à la guerre qui le contraint à fermer le théâtre Robert Houdin, Ruiné il doit se séparer de l'ensemble de ses biens, dont ses films revendus à des forains.

Claude Crain

## LA RÉALITÉ VIRTUELLE FAR WEST COGNITIF

En matière de réalité virtuelle, notre cerveau est un nouveau-né.

Enfilez le casque. Vous voilà dans un ascenseur, en train de monter une immense tour. Vous avez le vertige. La porte de l'ascenseur s'ouvre sur un paysage désolant. Un pas en avant, et vous voilà assis sur un vélo ailé. Vous traversez une

rocailleuse dont tous les ponts et les aqueducs s'écroulent. Vous ne pouvez pas vous empêcher, vous poussez de petits cris de frayeur, votre cage thoracique se contracte, vous avez peur, des débris de roches vous arrivent dessus, et vous ressentez presque l'impact.

Votre cerveau est en train d'étudier les activités et les objets qui vous entourent comme s'ils étaient vrais et il communique à votre corps les sensations qu'il est censé ressentir. Cela a beau être surréaliste (votre raison ne peut s'empêcher de vous le murmurer), de fait, les images ont un effet neurologique qui automatise une réaction physique. La science l'explique : votre lobe frontal est conscient que vous vivez une simulation, mais votre système limbique (aussi surnommé le cerveau émotionnel, commandant la peur, le plaisir, l'agressivité mais aussi la mémoire), lui, croit à l'illusion.

D'ailleurs, les toutes premières personnes à être allées au cinéma (c'est ce que racontent les journaux de l'époque),

sortaient de la salle en courant quand ils voyaient le train foncer vers eux.

Certains chercheurs en psychologie utilisent donc la réalité virtuelle à des fins thérapeutiques pour soigner des phobies dans un "environnement contrôlé" comme on dit dans le jargon médical. Cette technologie a par exemple été testée auprès de vétérans de guerre américains victimes de stress post-traumatique et a démontré une baisse des symptômes dans plus de la moitié des cas. Aussi, des personnes souffrant de douleurs chroniques ont réussi à alléger leurs traitements grâce à une expérience virtuelle où ils nageaient avec des dauphins. Rapporté en points, cette expérience immersive s'est révélée trois fois plus efficace pour amoindrir leurs souffrances que de se distraire en regardant la télé.

Au-delà de son aspect divertissant, la réalité virtuelle se met au service des sciences cognitives. Nous n'en sommes qu'aux prémices, mais ce qui est certain, c'est qu'elle est capable de tromper nos perceptions. Ce qui l'est moins, c'est quels effets très réels elle peut avoir à plus long terme si on l'utilise à l'excès, ou à mauvais escient.

Carlotta Morteo





## L'AGENDA

14h15 : Projection de *Sorry we missed you*, précédée d'une présentation du Jury Jeune du Festival de Roanne

17h30 : Projection de *J'ai perdu mon corps*, précédée d'une présentation du Jury Jeune du Festival de Roanne

20h : Départ Navette Tout'enBus pour le théâtre de Vals les Bains pour le ciné-concert

Noubliez pas de trier vos déchets !

De superbes triples poubelles sont à disposition dans tous les lieux clé du Festival.

C'est important : les Carnets vous remercient par avance de les utiliser, et Madame Planète également.

## ENTENDU AUX RENCONTRES

Je sais plus où je suis garé. Je suis égaré !

Je me demande si en mettant un os de poulet dans le bac à compost qui va être donné aux poules, je n'encourage pas insidieusement le cannibalisme ?

## ET PUIS NOUS DANSEONS DE LEVAN AKIN

Avec Levan Gelbakhiani, Tamar Bukhnikashvili, Bach'i Valishvili. Géorgie, Suède, France. 2019. 1h51.

Des tambours. De lourdes respirations. Des gestes brusques. Des mouvements saccadés. Un duo qui se frôle et se meut à l'unisson. Le bruit de corps qui frappent le sol. Des pupilles qui scrutent, jugent, dévisagent. À un rythme effréné, j'embrasse le tempo. A la fois léger et inébranlable, je virevolte et m'élançe. Le port droit, solide, les pieds meurtris, je redresse ma posture et je fouette l'air avec grâce. Insensible aux reproches, je me surpasse. À travers le miroir, je suis une ombre aux mouvements saccadés, à la gestuelle pure et au souffle court. La musique est ancrée en moi. La danse géorgienne est mon monde. Soudain, la porte s'ouvre. Il apparaît. Un regard croisé. Une atmosphère chargée. D'abord la jalousie, puis tout change. Mon monde s'effondre et je me sens exister. Tout s'enchevêtre. Les coutumes. Les traditions. La jeunesse. La transgression. L'envie. La passion. Puis, sur une même mesure, sur un même contretemps, nous nous découvrons. Un désir pudique. Des caresses timides. Une cigarette oubliée. Un baisé volé. Une passion secrète. La lune, seule spectatrice.



...Et puis nous danserons.

Dalila Charles-Donatien

## LES MISÉRABLES DE LADJ LY

Avec Damien Bonnard, Alexis Manenti, Djebriil Didier Zonga. 2019, France, 1h42.



« Mes amis, retenez ceci, il n'y a ni mauvaises herbes ni mauvais hommes. Il n'y a que de mauvais cultivateurs. »

Cette citation est issue du célèbre livre de Victor Hugo, dont une partie des actions se situe à Montfermeil, près de Paris. Depuis 1862, les lieux ont bien changé, mais pas la misère. Ladj Ly nous en fait le tableau, dessinant sous nos yeux un monde en pleine guerre...tout sauf froide.

Autant dire que si nous croyions que notre première journée de boulot avait été épuisante, ce n'est rien à côté de celle du Brigadier Ruiz, qui débarque depuis Cherbourg et découvre le 93 d'une façon pour le moins violente. Sans pourtant être un ange, il se retrouve confronté au comportement insultant à la fois des habitants de la ville et de ses collègues, qui sont clairement aussi violents que les autres... les armes en plus. Une découverte foncièrement choquante et révoltante.

Comme rarement Ladj Ly nous fait pénétrer dans la vie de cité. Il construit son histoire entre jeu du chat et de la souris, manigances, montée de la tension et du suspense jusqu'à un crescendo terrible – dont on ne révèlera pas la teneur. Disons seulement que la question de l'impunité en prend un bon coup, et que l'on sort de la séance avec du grain à moudre quant à la notion de bien et de mal. Et peut-être besoin d'un petit remontant pour se remettre de l'émotion. Allez-y.

Carla Salvain

Directeur de publication  
Sébastien Gayet

Coordination  
Carla Salvain

Rédaction  
Fabrice Bérard  
Cécile Bouchon  
Dalila Charles-Donatien  
Claude Crain  
Carlotta Morteo  
Philippe Vincent  
Julie Ramel

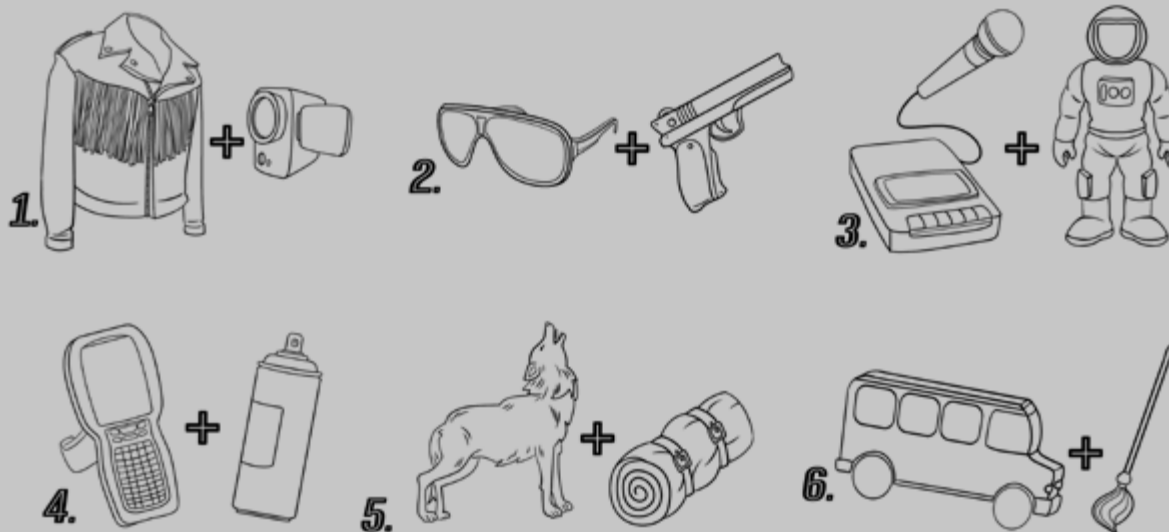
Maquette et dessins  
Laureline Fusade  
Julie Ramel  
(+ bannière)



Journal tiré à 800 exemplaires - Ne pas jeter sur la voie publique

## FILE D'ATTENTE

RETROUVEZ LE FILM D'APRÈS SES DEUX OBJETS EMBLÉMATIQUES !



Réponses : 1. Le Daim 2. Le Traître 3. J'ai Perdu mon Corps 4. Sorry we missed you 5. Marche avec les Loups 6. L'œuvre sans Auteur

## EN SALLE !

par Julie Ramel

Il est 8h, la journée commence. Un café dans la main, un téléphone dans l'autre. Écrans allumés. Batteries chargées. La danse est lancée. Vibrations, sonneries, rappels sur l'ordinateur : je réponds, je rédige un email, j'envoie un texto, je rappelle les clients, je lance un conf-call, je rentre des dates dans l'agenda électronique. L'enceinte connectée égrène une alarme, c'est l'agenda affolé qui distribue des notifications à tout va : il est l'heure d'aller à un rendez-vous. Je monte dans la voiture, le GPS n'est plus à jour, l'ordinateur de bord se fourvoie et m'envoie à la mauvaise adresse, j'engueule Siri, Siri répond qu'elle n'a pas compris ma question. Mon bracelet Fitbit clignote, smiley fâché : je n'ai pas fait mes 10 000 pas quotidiens.

C'est alors qu'il devient urgent de gagner une salle obscure. Ils sont rares, ces espaces où nous avons bannis les petits écrans. Et pourtant, voilà que nous acceptons sans transiger cette règle implacable comme pour mieux nous donner le temps de rêver. C'est ça, une salle : se retirer dans le noir pour mieux voir la lumière, abandonner à des images le privilège de notre attention. L'attention, que nous n'accordons plus qu'avec infinie parcimonie, c'est le nouvel eldorado du monde contemporain pour lequel nous courons de-ci de-là, avides des miettes de celle des autres, et avarés de la nôtre. Alors, l'accorder pleinement, pénétrer en pleine conscience ce monde d'images et de sons, c'est un acte militant, c'est une revendication.

